

## « Travailler pour la gloire ». L'univers des oiseaux de cage

In: Genèses, 36, 1999. pp. 6-34.

### Résumé

■ : Éliane Del Col : «Travailler pour la gloire». L'univers des oiseaux de cage 8000 éleveurs amateurs d'oiseaux de cage se sont dotés d'une structure associative, véritable «lieu de fabrique : d'estime». Du niveau local au niveau international, ils confrontent leurs ■ oiseaux à travers des concours pour obtenir le titre de champion. Ces titres sont décernés sur des critères précis regroupés dans un standard, performance théorique à atteindre pour chaque catégorie d'oiseaux: Des juges. . recrutés parmi les meilleurs éleveurs et formés par leurs pairs, arbitrent suivant des règles convenues. De ces concours émerge une élite qui, pour toute récompense, obtient coupes ou médailles, symboles d'une compétence reconnue. Ces : éleveurs revendiquent un statut d'amateur en cela qu'ils ne recherchent pas le profit mais «travaillent pour la gloire».

### Abstract

"Working for Glory". The World of caged Birds 8.000 amateur breeders of caged birds have adopted an associative form of organisation, which is tantamount to a "place for generating esteem". From the local to the international level, they . present their birds in competitions, in : hopes of winning the title of champion. These titles are awarded according to very specific criteria grouped together in . a standard, corresponding to a theoretical performance to be achieve for each bird category. The judges, who are recruited fromamong the best breeders and trained by their peers, arbitrate according to accepted rules. From these competitions emerges an elite whose only reward is trophies or medals, symbols of recognition of their expertise. These breeders claim the status of amateurs in the sense that they are not seeking profit but rather are "working for glory".

---

Citer ce document / Cite this document :

Del Col Éliane. « Travailler pour la gloire ». L'univers des oiseaux de cage. In: Genèses, 36, 1999. pp. 6-34.

doi : 10.3406/genes.1999.1577

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1999\\_num\\_36\\_1\\_1577](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1999_num_36_1_1577)

---



## DOSSIER

*Genèses 36, sept. 1999, pp. 6-34*

---

# « TRAVAILLER POUR LA GLOIRE ». L'UNIVERS DES OISEAUX DE CAGE\*

---

*Éliane Del Col*

Quelque 100 000 personnes s'adonnent en France à l'élevage d'oiseaux de cage dans le cadre d'une activité de loisir. La plupart s'y livrent en « amateur-amateur » d'après les propos de l'une d'entre elles, c'est-à-dire sans se fixer d'objectifs qualitatifs. Celles-là n'appartiennent pas au monde associatif. Elles élèvent des oiseaux par « simple plaisir » de voir naître dans leur élevage des oisillons. Neuf mille d'entre elles sont adhérentes d'associations et participent différemment suivant leurs disponibilités, leurs niveaux d'implication et leurs compétences à cette activité particulière dont le but est de « réussir à sortir de bons oiseaux de son élevage » (Jean, éleveur manceau rencontré lors d'un concours national).

Si 9 000 éleveurs amateurs d'oiseaux de cage sont recensés en France comme membres d'associations ou plutôt de « sociétés » pour reprendre une terminologie toujours employée par les éleveurs et qui rappelle qu'ils ont commencé à s'organiser à la fin du siècle dernier, 8 000<sup>1</sup> d'entre eux appartiennent à une instance nationale fédérative d'associations locales réparties sur tout le territoire français et représentante au niveau mondial des éleveurs français : l'Union ornithologique française-confédération ornithologique mondiale (UOF-COM France). Dans le cadre du milieu associatif, élever des oiseaux devient une « fabrique d'estime », pour reprendre l'expression de Florence Weber<sup>2</sup>. Le fonctionnement de cette fabrique d'estime est porté par l'organisation de l'UOF qui a institué un cadre de références propre à l'émergence d'une élite, du niveau local au niveau international, en excluant de ses rangs, dans ses statuts même, les éventuels commerçants. Appartenir à l'univers associatif n'est pas une voie

\* Je remercie Florence Weber pour sa lecture attentive et bienveillante.

1. 95 % des éleveurs sont des hommes, même si les femmes jouent un rôle important dans l'activité : « Sans nos femmes, on pourrait pas le faire. On est obligé qu'elles soient d'accord. On ne fait que ça. Mais d'un autre côté on ne traîne pas. Elles savent où on est : à la maison pour s'occuper des oiseaux et aux concours, elles viennent avec nous ».

2. Cet article est tiré de ma thèse : « Les éleveurs amateurs d'oiseaux de cage : une passion et un savoir profane en quête de légitimation. Histoire sociale des pratiques et ethnographie d'un milieu associatif », Paris, EHESS, 1998.

de traverse pour obtenir un revenu mais la voie royale à suivre pour être reconnu par « le milieu ».

Selon les statistiques établies par l'UOF à partir des ventes de bagues<sup>3</sup>, il en est délivré environ 600 000<sup>4</sup> aux 8000 éleveurs affiliés à l'UOF, soit une moyenne de 75 bagues par éleveur. Le responsable « matériel » de l'UOF estime que 70 % de ces bagues sont utilisées par les éleveurs. Cela représente 420 000 oiseaux bagués par an, toute espèce confondue, susceptibles de participer à des échanges, des transactions, d'être promus lors des concours, de devenir les faire-valoir de leurs éleveurs. On peut considérer les éleveurs d'oiseaux comme des collectionneurs. Comme eux, en effet, l'intérêt est tendu vers l'objet rare. Mais il s'agit d'un type de collectionneurs à part puisque, contrairement aux entomologistes<sup>5</sup>, par exemple, qui agissent sur de l'inerte, les éleveurs interviennent sur du vivant. Ils ne sont pas en mesure de « garder » l'objet dont ils rêvent, à savoir « réussir dans leur élevage la reproduction d'un oiseau convoité » (Jacques F., éleveur, juge, responsable associatif, cadre à la retraite). L'oiseau conçu ne peut être conservé, collectionné qu'à travers une reconnaissance par l'obtention d'une récompense lors de concours, symbolisée par un diplôme, une coupe, un prix, une médaille, « les gamelles et les timbales » pour reprendre les mots des éleveurs, qui pourront être gardés, exposés et montrés.

Pour entreprendre mon enquête, j'ai passé une année sur le terrain à m'introduire auprès des éleveurs d'oiseaux au sein de l'UOF. Il faut une année pour suivre un cycle complet d'élevage<sup>6</sup>. J'ai entrepris de questionner les éleveurs en fonction des différents types d'élevages, des niveaux de compétences et des implications dans la vie associative. J'ai participé à diverses manifestations au niveau local, régional, national et international ce qui m'a donné l'opportunité de côtoyer les éleveurs à tous les niveaux de l'organisation. Alors qu'ils étaient en train de donner à manger aux oiseaux, de nettoyer les cages, de balayer les salles ou de débarrasser la table autour de laquelle nous venions de déjeuner, j'ai pris naturellement les mangeoires dans les cages, porté les sacs-poubelles pour y déverser le contenu des fonds des cages, pris une pelle et un balai et rangé les assiettes et les verres. J'ai également participé aux jugements, aux réunions des conseils d'administration des associations, aux débats, aux colloques, aux remises de prix, aux bals de clôture, etc. En

3. Les éleveurs ont en effet l'obligation d'identifier ceux de leurs oiseaux qui participent aux concours et expositions ou font l'objet de transactions financières ou tout simplement d'échanges et tous les oiseaux issus d'espèces dites protégées par la législation.

4. Il y a depuis ces cinq dernières années une stabilisation des effectifs.

5. Se référer aux travaux de Yves Delaporte sur les entomologistes parisiens, « Des Insectes et des Hommes », in *Les Temps Modernes*, n° 450, 1984.

6. La période de février à septembre se caractérise par deux phases essentielles dans l'activité de l'élevage : la reproduction et la sélection des oiseaux. Pendant cette période, les responsables associatifs préparent la saison des concours et les responsables des instances de contrôle peaufinent les règlements. La période d'octobre à janvier est le moment des démonstrations. Les éleveurs exposent leurs oiseaux et les juges rendent leurs « sentences ».

## DOSSIER

*Amateurs et professionnels*

Éliane Del Col

« Travailler pour la gloire ».  
*L'univers des oiseaux de cage*

partageant les gestes des éleveurs, j'ai davantage saisi, compris leurs propos. Il m'a semblé, même si cela est illusoire, que de vivre avec, de sentir et de toucher pouvait m'aider à percevoir le sens de « cette passion pour l'oiseau élevé » et de son implication. Ensuite, j'ai assisté, de 1991 à 1996, aux différentes manifestations et réunions de travail de l'UOF. Je suis devenue « active », en particulier pour l'organisation du concours mondial de Reims en janvier 1997. Je suis entrée dans la commission « communication-pédagogie »<sup>7</sup>.

### L'UOF-COM France. Un lieu de « fabrique d'estime »

En dehors des quelques amateurs « indépendants » de haut niveau qui s'adonnent à l'élevage<sup>8</sup>, l'UOF compte parmi ses membres le corps d'éleveurs d'élite le plus important en France. L'organisation de l'union est un cadre dont dispose l'amateur pour devenir un éleveur moyen, bon, très bon, « hors pair » ce qui sous-entend une organisation de l'activité autour des « concours », ces mises en concurrence des éleveurs qui permettent de déterminer le niveau des compétences des amateurs<sup>9</sup>. Le système associatif permet l'expression de la pratique. Les premiers regroupements des éleveurs ont leur origine dans l'organisation de rencontres, prémisses des concours actuels, des détenteurs d'oiseaux chanteurs, mettant en scène des « oiseaux éduqués que leurs maîtres mettaient en concurrence<sup>10</sup> ». La trace la plus ancienne remonterait aux concours de chants de pinsons, au XVI<sup>e</sup> siècle, en Belgique. Sur le mode de ces concours de chants de pinsons, oiseaux sauvages indigènes capturés pour cette occasion, les Belges et les Allemands faisaient concourir les canaris de chant à l'instigation des mineurs et des ouvriers tisserands qui en élevaient, les uns pour détecter les coups de grisou au fond des puits, les autres pour que le chant des oiseaux couvre dans les ateliers le bruit des métiers à tisser. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des « sociétés », des « clubs », regroupant les éleveurs des disciplines les plus pratiquées à cette époque, les élevages de canaris de chant et de posture (voir encadré p. 9), sont créés afin de faciliter les rencontres entre éleveurs et planifier des manifestations-concours. « Cette volonté de se regrouper est venue de l'obligation pour les éleveurs d'étendre leurs connaissances pour organiser des concours et rivaliser de club à club. Comme la France n'était pas organisée et n'avait pas

7. Dans le même temps, j'ai constitué une bibliographie thématique autour des ouvrages consacrés uniquement à l'élevage des oiseaux de cage depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, regroupant près de 200 ouvrages en français d'origine ou traduits en français. Ces recherches bibliographiques m'ont permis de faire un historique de la mise en place de ces pratiques, d'une activité aristocratique féminine à une activité populaire masculine avec l'introduction au XV<sup>e</sup> siècle du serin vert des Îles Canaries qui deviendra dans les élevages le fameux canari jaune, le premier produit « transformé » par la détention et la manipulation de l'homme. Voir É. Del Col « Les éleveurs amateurs d'oiseaux de cage : une passion... », *op. cit.*, annexe.

8. *Ibid.*

9. Un rapprochement serait à faire avec les concours d'animaux, chats et chiens de race. J'ai rencontré quelques représentants des éleveurs dans ces domaines. Il me semble qu'une différence importante entre ces types d'élevage tient au fait que les moyens mis en œuvre pour élever des chats ou des chiens sont beaucoup plus importants (coût financier élevé des installations) et que les transactions financières (achats, ventes) sont loin d'être négligeables dans ces cas.

10. Définition des concours que j'ai fréquemment retrouvée dans les livres traitant d'élevage aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Comment devient-on éleveur d'oiseaux de cage<sup>2</sup>? Pour les plus de 50 ans, le dénichage est à l'origine de ce goût pour la détention et l'élevage d'oiseaux sauvages<sup>3</sup>. Le père, mais plus particulièrement le grand-père apprend à l'enfant, non seulement, à dénicher les oiseaux mais aussi à les reconnaître dans la nature et à les faire couvrir artificiellement pour les garder dans une volière ou une cage. Le contexte est différent à partir des années cinquante. Les oiseaux de cage les plus courants (canaris et perruches) sont largement commercialisés. L'initiation se fait dans le contexte familial, dans 90% des cas, parce que le père ou le grand-père élève des oiseaux. Il y a des exceptions à cette règle de l'héritage, mais je confirme, malgré tout que l'environnement proche reste propice à l'installation de la passion. Il y a, généralement, dans l'enfance un moment où l'oiseau a été présent. Les circonstances qui ont mené à l'apprentissage de cet exercice de l'élevage des oiseaux de cage tiennent davantage d'un héritage que de circonstances fortuites ou tardives. Je n'ai pas rencontré de personne initiée à l'élevage à travers la littérature ou le reportage, y compris chez les éleveurs d'oiseaux exotiques qui appartiennent plus particulièrement aux classes moyennes et supérieures. L'activité d'élevage, si l'on tient compte des adhésions aux associations, est une activité masculine à 94% ; dans les faits c'est à 94% une histoire de couple. Les femmes des éleveurs n'ont pas de statut propre. Elles restent « les femmes des éleveurs ». Sans leur intervention, les éleveurs sont unanimes pour le dire, ils ne pourraient pas élever leurs oiseaux. La famille est nécessaire pour pallier certaines déficiences involontaires de l'éleveur (absence, maladie, etc.). La femme, les enfants assurent quelques fonctions élémentaires; nourrir, nettoyer : « On ne peut pas élever tout seul, ou alors on ne peut rien faire d'autre » (Raymond).

Cet « autre », c'est la participation au fonctionnement d'une association. C'est une « sortie » tolérée par la famille, l'association sert de justification. La responsabilité au sein d'un regroupement associatif est une forme de promotion dont se réjouit la femme. Il ne m'est pas possible de déterminer des profils des éleveurs, faute de statistiques précises. Je peux montrer des tendances. Je peux avancer, compte tenu des éleveurs rencontrés, que les élevages les plus répandus sont pratiqués par des personnes issues des classes populaires et moyennes et, encore, que les élevages les plus délicats sont exercés par des personnes dont le niveau culturel est plus élevé.

## ***L'univers du canari de chant (5%)***

Les règles qui le régissent n'ont pas changé depuis le début du siècle. Une tradition populaire est à l'origine de deux écoles de canaris de chant depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Cet univers représente 5% des éleveurs et reste une pratique majoritairement ouvrière du Nord et de l'Est de la France.

1- les canaris chanteurs Harz : les mineurs allemands élevaient des serins qu'ils descendaient dans le fond des mines pour détecter les coups de grisou. Ces oiseaux, habitués à rester dans la pénombre de la mine, développent une capacité particulière pour chanter. « Les mineurs s'aperçoivent que les oiseaux, d'un puits de mine à l'autre, ne chantent pas de façon identique. Ils décident, pour le plaisir, de mettre leurs oiseaux en compétition et d'élire le meilleur chanteur » (Jean).

2- les canaris chanteurs malinois (du nom de la ville de Malines en Belgique) : les tisserands de cette région avaient l'habitude de mettre dans leurs ateliers des cages de serins. Ils firent la même chose que les mineurs en mettant leurs oiseaux en concurrence et en déterminant des tours de chant spécifiques.

Ce sont les deux modes d'élevage les plus anciens mais les moins pratiqués aujourd'hui. En effet cette activité, de très loin la plus répandue jusque dans les années cinquante, trouve de moins en moins d'adeptes.

L'univers des non chanteurs. Autour du serin-canari (56%). Les canaris sont ici aussi les pionniers de l'élevage « pour l'esthétique ». Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, les Anglais deviennent les experts dans la forme du canari (gros, longueur, couleur, variétés de plumes). Les Belges s'appliquent à donner à leurs canaris une belle allure : canari de posture (maintien du canari). Les Français quant à eux, créent les premiers canaris frisés : oiseaux à plumes frisées. Il faut attendre la diffusion des lois de Mendel pour que se propage l'élevage des canaris de couleur.

1- Le canari de forme et de posture (16% des éleveurs) : « donner à l'oiseau une forme harmonieuse... On joue sur sa rondeur, sa longueur, sa taille, la nature de son plumage. On lui fait une huppe, etc. » (Albert D., éleveur et juge). Les manipulations peuvent atteindre une certaine extravagance : oiseau sans plume aux pattes ou au cou, aux plumes frisées, à la tête huppée, long et fin, petit et gros, etc. On rencontre cet élevage essentiellement dans le Nord et l'Est.

En France, ce type d'élevage, tradition populaire bien ancrée, est pratiqué essentiellement dans le Nord. Le nombre d'éleveurs se maintient ; les jeunes prennent la relève.

Certains de ces oiseaux, très sophistiqués, difficiles à obtenir et donc chers, sont très prisés par des éleveurs-collectionneurs du Moyen-Orient. Le prix des oiseaux atteint plusieurs milliers de francs. Ce phénomène nouveau n'est sans doute pas sans incidence sur le maintien de la pratique.

2- Le canari couleur (40% de l'ensemble des éleveurs). « C'est la pratique la plus répandue car la plus simple. C'est ça qui se pratique le plus. Pourquoi ? Les techniques de base sont bien connues. Ce



*Un gould, exotique. © Photo Hubert Miorcec.*

n'est pas un élevage difficile même s'il faut y consacrer beaucoup de temps. On peut obtenir de bons résultats sans être un grand amateur. On introduit la mutation chez des classiques pour en faire des colonies sur lesquelles l'éleveur travaille. Après on les cultive » (Mario A., éleveur pionnier dans ce domaine).

C'est la pratique la plus répandue car la plus simple, m'a-t-on dit. Certes des connaissances en génétique sont essentielles mais simples à acquérir. La France entière élève des couleurs. L'ensemble des catégories sociales est représenté ainsi que toutes les tranches d'âge.

### ***Autour des exotiques (37%)***

Les années soixante ont amené sur le marché de l'élevage une gamme riche et variée d'oiseaux importés. Deux cents espèces sont élevées, divisées en deux groupes : les Passereaux, exotiques à becs droits (16%) et les Psittacidées, exotiques à becs crochus (21%, dont 1% pour des grandes perruches, oiseaux rares et particulièrement difficiles à élever).



*Une perruche. © Photo Hubert Miorcec.*

### ***Autour des oiseaux indigènes (1%)***

La principale difficulté, dans cette catégorie, c'est l'interdiction de capture des oiseaux dans la nature. L'élevage des indigènes est délicat car ces oiseaux s'adaptent difficilement à la cage. Les éleveurs passent plusieurs heures par semaine à chercher dans la nature graines, insectes, etc., indispensables au nourrissage des oiseaux. Ils confectionnent des pâtés dont ils ont « le secret ». Après beaucoup d'observations dans la nature et grâce à de nombreuses astuces, ils modèlent la cage, la volière pour que les oiseaux nichent, signe de leur adaptation. Ces quinze dernières années, des éleveurs s'intéressent à l'oiseau de base, à l'état sauvage. Les mouvements écologistes et tout le discours sur la sauvegarde de l'environnement influencent sans aucun doute l'introduction de pratiques nouvelles. On retrouve ces éleveurs dans les associations de protection. Ils habitent près de la campagne.

### ***Autour d'une manipulation : les hybrides (1%)***

L'hybridation reste l'apanage des éleveurs les plus compétents, proches de l'oiseau sauvage (éleveur de passereaux). Jacques F., qui fait partie de ce petit cercle, me dira : « C'est créer ce que Dieu n'a pas eu le temps de faire. » L'hybridation consiste à accoupler deux oiseaux d'espèces différentes qui présentent certaines similitudes génétiques mais ne s'accouplent pas dans la nature, sauf exception.

Les pratiques traditionnelles d'élevage (chant, posture, forme) sont particulièrement repérables dans le Nord de la France. Pour les autres élevages (des canaris de couleur aux oiseaux indigènes), une localisation spécifique n'est pas possible. On élève partout. Les classes populaires restent attachées à des pratiques bien constituées. La part de création, d'innovation, de recherche est faible. Le travail consiste principalement à suivre un modèle précis (canari-couleur, perruches, mutations d'exotiques bien établies). Les classes moyennes, professions libérales (très représentées chez les éleveurs), cadres « maison », de tous âges, se retrouvent plus volontiers dans les élevages plus pointus (forme, posture, nouveaux exotiques, espèces protégées, indigènes, hybrides).

Une hiérarchie implicite s'organise autour de cet organigramme. J'ai noté dans les propos des éleveurs un jeu de concurrence. Les amateurs d'oiseaux de chant sont tenus pour rétrogrades, « Ils sont un peu ringards », me dira un jeune éleveur d'exotiques à propos de son père et de ses collègues. Ça n'évolue pas. Ils font toujours la même chose », ajoutera-t-il, et les amateurs d'exotiques passent pour les plus qualifiés, « de vrais connaisseurs » me dira Jean. « Les éleveurs d'exotiques se sentent supérieurs aux éleveurs de canaris parce qu'ils pensent qu'ils élèvent des oiseaux plus nobles, qu'on trouve encore dans la nature » (Bernard G.).

## DOSSIER

*Amateurs et professionnels*

Éliane Del Col

*« Travailler pour la gloire ».  
L'univers des oiseaux de cage*

de juges, ce sont les Belges, les amateurs les plus avertis, qui venaient juger en France» selon Paul M., le vétéran des éleveurs et des juges français<sup>11</sup>. En 1936, le paysage associatif français se compose de trois regroupements basés à Paris. Après 1945, les associations locales vont se multiplier quantitativement et géographiquement. L'introduction des oiseaux exotiques importés dans les élevages encourage une diversification des types d'élevage et une multiplication des associations. Dans cette mosaïque associative, la Fédération ornithologique des sociétés des provinces de France (FOSPF) est créée à Tours en 1951. Elle deviendra en 1955, l'UOF-COM et proposera – et ce sera une première – un concours annuel à caractère national. Les éleveurs de toutes catégories vont se retrouver dans le même cadre de concours. Le but de ce concours est «une manière de responsabiliser les associations locales et de les stimuler entre elles pour faire du bon travail. Ça réveille les éleveurs. Ça permet de se rendre dans des coins différents de France et ainsi ce n'est pas toujours les mêmes qui font le travail» (Alain C., président actuel de l'UOF). L'aménagement d'une unité fédératrice des associations d'éleveurs devient incontournable pour permettre aux éleveurs désireux d'apprendre, de se rencontrer, de concourir. Les membres du bureau organisent, chaque année, un congrès qui réunit toutes les associations adhérentes. Leur volonté est de faire participer les éleveurs de la base au fonctionnement global de l'activité pour harmoniser les pratiques d'élevage.

Dans le même temps, au plan international, et sur l'initiative de responsables français, les moins organisés sur leur propre territoire, est créée la Confédération ornithologique mondiale (COM), fondée à partir de trois associations européennes (France, Belgique, Pays-Bas). Le but est de coordonner dans tous les pays, les modalités de concours et d'harmoniser les critères de jugements, à partir de l'élaboration des standards, pièce maîtresse du travail des éleveurs. Son siège est fixé à La Haye et la langue officielle est le Français «en l'honneur» de l'initiative française. Elle comprend aujourd'hui 44 pays, répartis en majorité en Europe et en Amérique latine. Elle ne reconnaît qu'une seule représentation par pays. Ses ressources financières sont exclusivement constituées de cotisations des pays membres. Elles sont calculées en US dollar au prorata de l'effectif des éleveurs de chaque pays et d'une

11. Paul Meunier est décédé en 1999, à 93 ans. Il a élevé des oiseaux jusqu'à sa mort et a été juge jusqu'en 1998.



quote-part prélevée sur les droits d'inscription des oiseaux participant aux championnats mondiaux. Depuis 1990, Jacques P., Belge, cadre supérieur de banque à la retraite, surnommé « Le Spartiate », sévère et intègre, spécialiste des canaris de couleur, en est le président : « Je fais marcher la COM comme une entreprise. Je fais comme j'ai toujours fait pour mon travail : organisation, rigueur ». Le comité directeur (CD) est chargé du traitement de toutes les questions statutaires et administratives, des relations avec les pays membres, du règlement des litiges soumis à son arbitrage. Le comité exécutif-ordre mondial des juges (CE-OMJ) prend en charge les affaires d'ordre technique qui ont trait à l'élevage et à l'organisation des expositions et concours, il propose les classifications et les standards et s'assure du niveau de formation des juges.

L'UOF est constituée d'un pôle fédérateur assurant les liens entre les associations adhérentes et d'un pôle technique qui élabore les règles « du jeu » internes. L'UOF a son siège à Reims. Elle est gérée par un bureau dont les huit membres sont élus pour trois ans renouvelables par tiers lors du congrès annuel. Les candidats doivent avoir exercé une responsabilité au sein du bureau d'une association locale. Je constate que le conseil d'administration actuel est composé pour une moitié de personnes actives et pour l'autre de personnes à la retraite, que deux personnes seulement résident en Île-de-France, et qu'une seule femme, la secrétaire, siège à l'UOF. Les fonctions d'administrateur, dans le cadre d'une association à caractère national de ce type, demandent une grande disponibilité et beaucoup de déplacements dans toute la France. Une moyenne de 25 jours d'intervention par an est nécessaire pour assurer les fonctions d'administrateur dont la moitié en dehors du week-end.

Au conseil d'administration sont attachées neuf commissions pour régler les questions d'intendance – bagues, matériel, convoyage des oiseaux – les questions d'ordre technique – formations, aides apportées aux éleveurs, établissement des standards, formation des juges – et pour représenter les éleveurs dans les instances extérieures – participation à des événements autour de l'oiseau, édition d'une revue. Un pôle repose sur le travail des clubs techniques au nombre de sept, en collaboration avec la commission des juges chargée d'élaborer les cadres de références, les standards, à l'usage des éleveurs. Les clubs

## DOSSIER

*Amateurs et professionnels*

Éliane Del Col  
*« Travailler pour la gloire ».*  
*L'univers des oiseaux de cage*

techniques sont le lien étroit avec les éleveurs de base. Les responsables de ces clubs sont des éleveurs reconnus par leurs pairs comme experts dans la spécialité. L'obtention de premiers prix dans les concours de haut niveau leur a permis d'accéder à une certaine notoriété. Ce sont « des éleveurs qui ont fait leurs preuves » me dit un juge.

Depuis 45 ans, les responsables de l'UOF ont favorisé le déploiement des pratiques, en particulier avec l'arrivée massive dans le paysage français de l'élevage des oiseaux exotiques. Ces importations s'accompagnent d'une prise en compte de la législation sur le transport et la détention des oiseaux exotiques et indigènes. La priorité des éleveurs est de « travailler l'oiseau » ; le système associatif est un support à ce travail, support que les membres du conseil d'administration ont consolidé à l'usage des éleveurs en proposant un cadre institutionnel qui ne laisse rien au hasard et permet l'émergence d'un corps d'éleveurs d'élite.

### **Le standard, la meilleure performance théorique**

Une communauté d'éleveurs se reconnaît dans les standards. Le standard est le moteur de l'activité d'éleveur, la contrainte majeure :

« Il y en a qui sortaient n'importe quoi de leurs élevages, ça correspondait plus à rien, on pouvait même pas comparer deux oiseaux dans la même catégorie, tellement ça n'avait rien à voir. Les éleveurs faisaient chacun dans leur coin en fonction de leurs goûts. Alors, vous pensez, tout ce que l'on pouvait voir. En plus, il y avait des nouvelles mutations qui apparaissaient, alors ça allait dans tous les sens. On voyait des choses pendant un ou deux ans et puis ça disparaissait. C'était impossible de continuer comme ça. Ça menait à rien. Il fallait faire quelque chose pour recadrer tout ça. D'autant que dans les autres pays, c'était la même chose. Alors il était impossible de s'entendre » (Henri, juge).

Sans ce guide, il n'y aurait pas d'échanges possibles, de comparaisons, de discussions autour des cages puisque chaque éleveur aurait son propre cadre de référence. Je ne peux pas donner un sens à ces « il faut que cela corresponde à quelque chose » et « il ne faut pas faire n'importe quoi », thèmes récurrents dans les propos des éleveurs, y compris chez les moins férus de concours. J'ai, de très nombreuses fois, questionné les éleveurs et les juges à ce propos. Je n'ai obtenu que des réponses évasives, des « ça se sent... ça se voit », assorties de petits hochements de tête.

Les premiers standards ont été élaborés avant la Seconde Guerre mondiale, en Allemagne pour le chant Harz, en Belgique pour le chant malinois, en Angleterre pour les canaris de posture. Les standards pour les oiseaux de couleur et les perruches datent de l'après-guerre. Les standards des oiseaux exotiques, indigènes et hybrides sont en cours d'élaboration. Les oiseaux « standardisés », résultats de manipulations, prennent parfois des allures qu'un néophyte apprécie diversement : oiseau sans plume aux pattes, oiseau aux plumes frisées, oiseau à houpette, etc. Les résultats sont parfois si étonnants si l'on se réfère à notre définition « naturelle » de l'oiseau, que je me suis demandé si les éleveurs ne désiraient pas créer les oiseaux imaginés par Jorge-Luis Borges<sup>12</sup>. Un standard est défini dès l'instant où « le nouvel indice qui donnera naissance à l'identification d'un nouvel oiseau » (Daniel, juge), est repéré régulièrement dans les élevages. Cela peut prendre entre trois et dix ans. Le repérage d'une « variation » chez un oiseau se fait à partir de constatations objectives comme l'allongement, le positionnement des plumes, leur arrangement, l'apparition d'une nouvelle couleur... bref un repérage de tout ce qui n'avait jamais été vu jusque-là. L'objectivité n'est pas le critère de référence sur lequel se construit le standard. « Maintenant dire pourquoi on choisit un critère plutôt que l'autre, ça, c'est autre chose. On trouve ça beau. C'est ce qui plaît. Ça ne suit pas de règles techniques. C'est beau, alors on dit : voilà, c'est ça qu'il faut faire. Comment dire, ça se sent. C'est en rapport avec ce qu'on voit dans la nature. Ce n'est pas facile d'expliquer avec des mots. Ça se sent. Et ça doit être vrai, que c'est beau car quand on se retrouve entre éleveurs, on est d'accord pour dire : celui-là, c'est le meilleur ! » (Henri, juge). Ce manque de repères objectifs rend difficile la rédaction des standards. Ces derniers sont établis au niveau national en fonction du travail effectué dans le cadre de la commission inter-technique sous l'égide de la commission des juges en tenant compte des propositions des clubs techniques. Pour illustrer ce propos, j'utilise un compte rendu de séance de travail de la commission des juges à laquelle j'ai participé en 1992 à Poitiers :

« Rappelons que le standard de la perruche de Bourke (petite perruche ondulée d'Australie) est achevé au niveau des textes depuis la dernière réunion de la CIT (commission inter-technique) mais que nous piétons sur le dessin. Celui-ci, proposé

12. Jorge Luis Borges, *Manuel de zoologie fantastique*. Paris, UGE, coll. « 10/18 », 1970.

## DOSSIER

*Amateurs et professionnels*

Éliane Del Col  
*« Travailler pour la gloire ».*  
*L'univers des oiseaux de cage*

ce jour, marque une faible évolution par rapport à l'idéal convoité. Une décision est prise de mettre un maximum de personnes sur le coup. Monsieur L., initiateur et réalisateur de ce standard recevra une copie de la dernière proposition, Messieurs D. et D. se proposent de nous aider de leurs prédispositions artistiques. Également, nous contacterons le CD pour voir si celui-ci ne dispose pas, au niveau de ses membres, de talents qui sommeillent. Ainsi, pensons-nous être en mesure de confondre les différentes ébauches lors de notre réunion de printemps.»

À la réunion de printemps, le compte rendu stipule :

« Nous rappelons que le standard de la perruche de Bourke est réalisé au niveau des textes depuis plusieurs mois. Seulement nous piétons depuis sur le dessin de l'oiseau idéal. Pour ce faire lors de notre précédente réunion, nous avons sollicité plusieurs personnes possédant des notions artistiques. Messieurs L. et D. ont réalisé de leur côté une esquisse présentant pour l'une, une silhouette presque satisfaisante et pour l'autre, un dessin des plumes très bon. L'idéal serait de réussir à combiner les points forts de chaque esquisse de façon à s'approcher au mieux du résultat final recherché. Sur la base des observations soulevées pour parfaire ce dessin, Monsieur D. propose de demander à sa femme un corrigé dont il adressera une copie par la suite. La commission agréée cette proposition qui lui permettrait de publier ce standard. »

Toutes ces précautions ne garantissent pas toujours de bons résultats comme aime à le souligner Herman Heinzel, ornithologiste et illustrateur, qui dessine régulièrement les standards plus particulièrement pour la faune sauvage. Il se montre très indulgent pour les efforts déployés par les membres des commissions inter-techniques mais ce n'est pas sans humour qu'il parcourt les différents standards en me gratifiant de ses remarques. « Tu vois, celui-là, c'est impossible qu'il puisse vivre comme ça. Cet oiseau-là ne peut pas bouger, il lui manque des plumes sur les ailes, impossible pour lui de voler, celui-là, ses pattes ne peuvent pas le porter sur aucun perchoir, il tombe. Et lui, son bec ne peut absolument pas ressembler à ça, il ne pourrait pas l'ouvrir. Vraiment parfois c'est trop. Ils pourraient réfléchir un peu plus. Je ne vois pas comment les éleveurs peuvent s'en sortir. Mais enfin, il y a des progrès. Les juges se sont aperçus de leurs erreurs et rectifient. Moi et d'autres, on leur dit. Je leur fais certains dessins. J'interviens dans certaines réunions pour leur parler d'ornithologie, de l'oiseau. C'est bien ce qu'ils font mais ce n'est pas toujours très professionnel. »

Un standard reprend toutes les caractéristiques de l'oiseau : taille, couleur, forme, toutes les variantes sont

enregistrées ainsi que le chant et toutes les données systématiques de son classement et de son habitat à l'état sauvage. Il est un guide pour l'éleveur, une possibilité qui lui est offerte de concrétiser sa passion. Il joue un rôle d'émulation :

« Le standard leur permet, aux éleveurs, de ne pas faire n'importe quoi. Ils dirigent leurs élevages en fonction de normes. On suit des normes partout. On a besoin d'être guidé. Toutes activités dirigées quelles qu'elles soient, doivent suivre une éthique. Une des finalités de l'élevage, c'est de comparer, pour comparer il faut des repères. Dans la mesure où on s'intègre dans un système, on doit en accepter les règles. Cela donne un but. L'attrait d'une certaine difficulté qui entre en jeu. Ce n'est pas uniquement l'esprit de compétition, c'est un guide. Tout ce qui a trait à un sujet d'évolution est amené à suivre des normes, l'évolution doit être normalisée, supervisée. Ce n'est pas une réglementation dans le sens où cela n'a rien d'obligatoire, mais c'est un guide. Ce qui permet de matérialiser un objectif » (Daniel, éleveur d'exotiques et juge).

L'éleveur capable de se conformer à un standard acquiert non seulement une reconnaissance de ses pairs mais aussi une satisfaction personnelle :

« C'est une progression constante. On arrive à des choses exceptionnelles. Il y a des éleveurs qui s'améliorent avec les standards, c'est une marche à suivre, un but à atteindre. Et un éleveur qui a le sens de la compétition, de la gloire, un peu d'orgueil et se dit : « il faut que je le batte », c'est bon. Ça provoque une émulation qui permet d'augmenter la qualité de l'oiseau. Ça crée une ambiance dans le hobby et un rapprochement entre les juges et les éleveurs » (Jacques P., président de la CO).

Le standard est la garantie de la pérennité des pratiques d'élevage. C'est le lien entre les éleveurs, une forme de socialisation. Ne plus suivre les standards serait la perte du sens de la pratique d'élevage des oiseaux. Ils assurent une cohérence dans le déroulement d'une pratique cadrée. L'existence même de ce cadre alimente les pratiques. Son suivi est une application pratique, une performance à atteindre.

Paradoxalement, si le standard apparaît comme une performance à atteindre qui porterait à penser que les oiseaux, par catégorie, se « ressemblent », il n'en est rien. En effet, l'oiseau « réussi » permet d'identifier son éleveur. Lors de mes entretiens avec les juges, ces derniers m'ont affirmé qu'il était tout à fait possible de déterminer le nom d'un éleveur chevronné en observant les oiseaux présentés. L'oiseau porte l'empreinte de l'éleveur. Je

## DOSSIER

*Amateurs et professionnels*

Éliane Del Col

*« Travailler pour la gloire ».  
L'univers des oiseaux de cage*

Illustration non autorisée à la diffusion

*Un exemple de standard. La Perruche ondulée. © Dessin de Claude Ricque, éleveur.*

rapporte les faits intervenus lors d'un concours national à Reims en 1996. J'étais installée, avec les deux juges d'exotiques. Au cours du jugement, les oiseaux sont présentés dans des cages dites de concours, anonymement bien sûr. À la fin du jugement, la médaille d'or attribuée, les juges commentent les résultats: « Il est magnifique, cet oiseau-là. Ça ressemble au travail de X... Ce serait pas étonnant que ce soit lui. On reconnaît bien ses oiseaux. Du bon boulot! même si on en a vu de meilleurs chez lui. T'es d'accord. C'est sûrement à X... ». Et bien sûr, cela fut confirmé. « Comment pouvez-vous dire ça ? » ai-je demandé, fort étonnée. « C'est sa patte. Ça fait des années qu'il présente des oiseaux dans cette classe. C'est bien à lui. C'est pas l'oiseau de tout le monde. Il y a des éleveurs comme ça, les très bons, on les reconnaît. »

## **Du local à l'international. Un parcours pour «faire ses preuves» par l'arbitrage des concours**

Dans un canevas commun de références à respecter, l'éleveur trouve le chemin des contraintes à suivre pour alimenter ses pratiques<sup>13</sup>. Le plaisir de créer un oiseau «artificiel réussi» se matérialise par l'observation et la maîtrise de normes produites par des techniciens dans le cadre d'instances compétentes qui contrôlent et avalisent le travail de l'éleveur : la commission nationale des juges de France, CNJF. L'activité pour se nourrir se met en scène dans des systèmes d'échanges codifiés et, peu à peu, s'organise vers une spécialisation – création de normes, de règles, de lois, de règlements. Le glissement vers une passion normalisée peut faire appel à des techniques sophistiquées pour être pratiquée, quitte à exclure certains éleveurs plus «bricoleurs», au détriment de l'amateurisme (au sens de pratique en dilettante) favorisant l'émergence d'une élite. Le cadre de référence donne à l'éleveur une possibilité de se mesurer aux regards des autres éleveurs. Il obtient en retour de sa

13. Je renvoie aux travaux de Jean-Claude Chamboredon sur la chasse, en particulier «La chasse et les usages sociaux de l'espace rural», in *Études rurales*, n° 87-88, 1982. Un rapprochement est envisageable également avec la pratique de la colombophilie sur laquelle il existe de nombreuses études.

Illustration non autorisée à la diffusion

## DOSSIER

*Amateurs et professionnels*

Éliane Del Col  
« Travailler pour la gloire ».  
*L'univers des oiseaux de cage*

participation aux confrontations organisées par le milieu associatif, une appréciation sur ses capacités. Toute cette organisation d'événements, du local à l'international, a pour but principal, de proposer un cadre d'exposition à une passion partagée afin de se donner en spectacle pour être reconnu, apprécié, envié. Il se développe autour de cette pratique une sociabilité, l'occasion privilégiée d'expression des valeurs de chacun des protagonistes, quel que soit son niveau de compétences et de responsabilités, au cours des concours, des expositions, des repas partagés et des trophées gagnés. Le concours pérennise la passion : « S'il n'y avait pas ça, on pourrait pas savoir où on en est. Et puis, qui déciderait de ce qu'il faut faire ? On aurait de tout, chacun ferait à son idée. Ce serait plus possible » (André, éleveur d'exotiques). La participation aux concours organisés par les associations, à différents niveaux, est « l'endroit à fréquenter » par l'éleveur désireux de confirmer ses compétences. La participation aux concours est aussi une façon de légitimer sa passion auprès de ses proches, et particulièrement de sa famille. Les prix obtenus sont la confirmation du bien-fondé de l'activité de l'éleveur. Ses compétences sont reconnues, sa crédibilité est concrétisée. Il peut faire mention de « son

Illustration non autorisée à la diffusion



hobby », d'autant plus qu'il lui rapporte des honneurs désignés par des coupes, des médailles, des diplômes, des articles, des reportages. Si l'association, par définition, est le lieu privilégié de rencontres des amateurs, d'échanges et de solidarité, elle est aussi le lieu de la technicité et de la performance.

Pour « engager un oiseau », selon l'expression usitée par les amateurs, l'éleveur fait parvenir aux organisateurs des concours, quel qu'en soit le niveau, une feuille d'engagement par oiseau bagué selon les classes de jugement établies par les membres de l'UOF-COM, accompagnée d'un « droit d'enlogement » par oiseau (de 20 francs pour les concours locaux à 60 francs pour les concours mondiaux). Les oiseaux sont acheminés sur le lieu des concours par des convoyeurs nommés par les instances associatives. Ils sont présentés aux juges dans des cages identiques appropriées à chaque catégorie. Il n'existe pas de critères de sélection pour participer aux différents concours. L'éleveur, à la base, choisit seul, d'engager ses oiseaux, dans la mesure où il estime être au plus près du standard de la catégorie visée, en sachant que plus il s'en rapproche, mieux il sera susceptible de participer à des niveaux de concours plus élevés. L'éleveur peut

Illustration non autorisée à la diffusion

## DOSSIER

*Amateurs et professionnels*

Éliane Del Col  
*« Travailler pour la gloire ».  
L'univers des oiseaux de cage*

directement engager un oiseau au « national » ou au « mondial ». Le passage par paliers n'est pas obligatoire et il n'existe pas de sélection par étapes successives<sup>14</sup>. Dans les faits, l'éleveur engage successivement ses oiseaux à chaque niveau de concours mais le même animal ne participe pas à tous les concours « parce que ça fatigue les oiseaux d'aller et venir à chaque concours. Ils finiraient par ne plus être présentables. L'éleveur déjà expérimenté sait que cet oiseau-là a des chances pour le national, celui-là est assez bien pour un petit concours, et puis voilà. Sortir les oiseaux des élevages, ça les abîme, les oiseaux. Ils sont ballottés pendant le transport, ils peuvent perdre des plumes, prendre froid. Il y a toujours des morts dans les concours. Pour l'éleveur, c'est risqué de perdre un oiseau. Parfois les éleveurs, leurs meilleurs-meilleurs, ils les font pas sortir. Ils les gardent pour leur élevage, pour continuer à travailler » (Jean).

Au niveau local, « l'association, ça pousse tout le monde » me dit Jean<sup>15</sup>. Les clubs ont le statut d'association type loi 1901 et fonctionnent avec un conseil d'administration dont les membres, renouvelables par tiers, sont élus pour une durée de trois ans, par l'ensemble des adhérents à jour de leur cotisation au cours d'une assemblée générale annuelle. L'éleveur s'affilie à une association, certes, en fonction de la proximité avec son lieu de résidence, mais aussi en fonction de la réputation de l'association qui s'appuie sur le charisme des membres reconnus pour leurs compétences d'éleveurs. La renommée du club, bâtie sur la reconnaissance d'un travail bien fait, attire les éleveurs :

14. Cela différencie les concours d'oiseaux de cage des rencontres sportives où un individu ou un groupe est sélectionné de la base au sommet.

15. J'ai eu un entretien enregistré d'une heure et demie avec Jean, éleveur manceau à la retraite, à qui j'ai demandé de me parler de son expérience de membre d'une association locale. Il semblait fort sceptique quant à ma présence parmi eux : « Je voyais pas très bien ce que vous veniez faire ici. On n'aime pas tellement être espionné ! ». Ce n'est qu'après plusieurs jours, pendant lesquels j'ai participé à différents travaux dans la salle d'exposition des oiseaux : nettoyage des cages, du sol, nourrissage des oiseaux, etc., en sa compagnie, qu'il a accepté de répondre à mes questions. Cette expérience s'est répétée maintes fois.

« Le club fonctionne plus ou moins bien selon que les dirigeants sont actifs ou non. Au départ, c'est souvent parce des gars se mettent ensemble pour échanger, ils font le même élevage et ils veulent s'organiser pour participer aux concours. Cela permet de régler des problèmes de transport, de cages, d'obtention de bagues adaptées. Ils se rencontrent une fois par mois ou même moins, plus au moment des concours et puis voilà. D'autre fois, les gars organisent plus de choses, des rencontres pour informations, des visites chez des grands éleveurs, des visites d'expositions. Pour un club, ça coûte cher d'organiser un concours : il faut la salle, faire la publicité, préparer la salle, les cages, la nourriture, faire venir des juges adéquats, trouver les bénévoles, penser à faire une exposition pour attirer les gens. Les gars qui mettent des oiseaux en concours, payent un droit pour concourir et les gens qui viennent voir l'expo après le concours, payent un droit d'entrée. Aux expos, il y a les oiseaux qui ont gagné les concours par catégories. Les visiteurs qui sont des éleveurs le plus souvent ou des curieux qui aiment ça sans élever ou ceux qui veulent peut-être en acheter un et qui veulent pas

l'acheter chez les oiselières parce qu'ils savent que c'est de la merde et y ont plus confiance dans l'achat en direct. Alors c'est sûr ! plus on sait que l'expo est renommée, plus y aura de monde et plus ça fait rentrer de l'argent dans la caisse du club pour faire autre chose. Ça fait boule-de-neige tout ça. Et pour que ça marche plus, il suffit d'une fois, que ça aille de travers et c'est foutu pour plusieurs années. Qu'on sache qu'il y a eu des problèmes dans les jugements, pas tout aura été correct ou qu'il y aura eu des morts dans les oiseaux, même s'il y en a toujours, c'est normal, mais que la dose est trop forte, alors là c'est pas bon. C'est peut-être qu'accidentel, mais après les bruits courent et les gens n'ont plus confiance, alors ils ne viennent plus. Y a plein de petits clubs comme ça qui font des contacts avec les gens du coin. Dans des clubs, y a des gars qui sont juste là pour se faire mousser mais ça dure pas longtemps parce qu'il faut quand même que les gars montrent qu'ils s'y connaissent. Parce qu'il faut pas oublier qu'il y a pas mal d'éleveurs qui disent trop rien mais qui s'y connaissent quand même pas mal. Alors si on leur présente des choses pas bonnes, ils vont voir ailleurs. Y en a aussi des membres de club qui sont là que pour écouler leurs oiseaux en surplus, alors là c'est autre chose. Mais il faut dire qu'un bon club local, ça marche quand les gars sont motivés, qu'ils veulent aller plus loin, qu'ils veulent progresser, se faire connaître et montrer du travail de qualité. Dans un club quand on sait qu'un gars est bon, il a gagné pas mal de prix, on a vu ses oiseaux, il sait de quoi il parle, il propose des choses, il se tient au courant sur ce qui se passe, il donne des conseils, il motive les autres. Alors tout de suite y a plus d'adhérents. Il faut une équipe quoi ! Ça pousse tout le monde. Y a des gars sans ça, ils seraient restés au ras des pâquerettes ! Mais comme ça, ils sont motivés et se mettent aussi à faire de la qualité et puis à s'intéresser à autre chose et aux autres gars du club. Des fois, ça finit même que dans un club les gars partent avec leur famille en vacances et qu'ils sillonnent un coin pour rencontrer des éleveurs d'ailleurs.»

L'association est le lien entre les éleveurs de la base, les adhérents des autres associations locales et les responsables régionaux. Les activités associatives se diversifient avec l'édition des «revues» locales, une petite ouverture sur l'extérieur en intervenant notamment dans les écoles pour présenter leurs activités, l'organisation en collaboration avec les clubs ornithologiques, de sorties, de visites de grands élevages, une participation à des actions de protection des oiseaux dans la nature comme la pose de nichoirs, les rencontres avec des responsables locaux de la protection, recueil d'oiseaux sauvages blessés, etc. Chaque association planifie un concours annuel ouvert aux adhérents des clubs voisins, ce qui permet une participation à plusieurs concours. Il dure environ 4 jours pour 500 à 800 oiseaux engagés. Selon les dires d'éleveurs rencontrés lors de ces manifestations, la nature des prix distribués

## DOSSIER

*Amateurs et professionnels*

Éliane Del Col  
*« Travailler pour la gloire ».*  
*L'univers des oiseaux de cage*

deviendrait un attrait non négligeable pour les participants, à l'instar de ce qui se passe en Belgique, en Allemagne et en Italie: « Les gars s'informent – je parle de ceux qui participent aux concours locaux. On voit pas ça au régional et plus haut. Alors les clubs essaient de faire le maximum pour avoir des lots alléchants. Ça pose d'ailleurs un problème aux clubs, car ça finit par coûter cher. Mais les femmes, elles sont bien contentes, si leur mari leur rapporte un four ou un transistor. Les médailles, ça suffit plus » (Jean). Des lots marchands sont offerts au vainqueur allant de la machine à café au four à micro-ondes en passant par le téléviseur, la radio, la chaîne hi-fi... dont « toute la famille peut profiter ». Pour l'éleveur, obtenir des récompenses localement, permet également de se faire connaître et pouvoir plus facilement écouler son surplus d'élevage. En effet, parallèlement aux concours, les clubs ouvrent une bourse aux oiseaux, très prisée par les éleveurs désireux de se débarrasser de leur production annuelle. Ces bourses aux oiseaux ont lieu pendant les concours, d'octobre à février. Les transactions financières sont particulièrement « surveillées » dans le cadre des « bourses aux oiseaux » organisées par les associations. Les « éleveurs-marchands » sont exclus des adhérents « car on ne tient pas à passer pour des commerçants. On fait du beau, de la qualité. Dans nos rangs, on n'a pas à garder des gars qui voudraient uniquement faire de l'argent. Chez nous il n'y a pas de ça. C'est les mauvais qui s'occupent d'élever pour l'argent. Ils ne font pas du bon. Ils vendent n'importe quoi au premier venu. On est loin de l'oiseau. C'est pas notre affaire, à nous. Nous, on tente de faire du beau et on fait notre possible pour lancer les gars du club dans cette voie-là. Les autres n'ont pas de place chez nous. Les gars, c'est d'être champion qui les intéresse. On ferait pas ça si on voulait gagner de l'argent » (président d'association locale du sud de la France). Il ne faut pas voir, en effet, dans ces transactions financières une source de revenu parallèle pour les éleveurs. Sur les 420 000 oiseaux qui se retrouvent « sur le marché », 65 %, « les meilleurs », restent dans les élevages, gardés par l'éleveur lui-même, échangés pour renouveler le cheptel, vendus à d'autres éleveurs et 35 % « tout ce qui est éloigné des standards » (Jacques F.) vont dans le circuit commercial, vendus aux particuliers et aux oisellerie. Il est toujours très délicat d'aborder la question de « l'argent » avec les éleveurs. Beaucoup l'éludent en arguant que les investissements en matériel ne sont jamais amortis et qu'il s'agit d'un choix

délibéré de consacrer une partie du budget familial à l'installation des oiseaux. Les éleveurs refusent, le plus souvent, de donner ne serait-ce qu'une estimation du coût financier de leur activité. Bernard G., éleveur de canaris de couleurs, m'a affirmé, comme beaucoup d'autres «qu'on ne fait pas ça pour l'argent. Dans les ventes, il faut compter 150 francs [nouveaux] par oiseau dans les canaris que je fais. Moi cette année, j'ai vendu pour quatre millions [de centimes, soit environ 260 oiseaux vendus] et ça m'a coûté deux millions [de centimes], vous voyez c'est d'un bon rapport. Là-dedans je compte pas mes investissements, par exemple j'ai payé 800 francs [nouveaux] les champions et celui-là 1 600 francs [nouveaux]... et puis j'ai pas amorti dans les deux millions [de centimes] pour tout le matériel que j'ai : par exemple l'aspirateur-nettoyeur pour l'air m'a coûté 5 000 francs [nouveaux] et puis j'ai l'électricité toute la journée pour faire le cycle avec une minuterie et une horloge.» Le résultat financier ne semble effectivement pas très positif. Je suppose pourtant qu'il y a un équilibre entre les dépenses et les recettes, «autrement nos femmes ne nous laisseraient pas faire. Il faut que la maison tourne aussi. Mais bon, elles sont d'accord quand même pour qu'il y ait un peu d'argent du ménage qui passe dans les oiseaux» (Lucien).

L'étape locale est indispensable mais l'éleveur assidu ne s'attarde pas à ce stade de concours. «Le niveau de la qualité des concours des petites associations entre elles n'est pas toujours excellent. Il y a quelques très bons éleveurs disséminés dans toute la France. Localement ça reste très amateur. C'est une étape nécessaire pour les débutants. Après, il faut se confronter à autre chose de plus solide. D'ailleurs, les bons éleveurs ne mettent pas leurs meilleurs oiseaux à ces concours-là. Ils les réservent pour des concours plus importants. Les bons éleveurs, c'est souvent ceux qu'on retrouve à la tête des associations, donc ils ne peuvent pas ne pas participer aux concours locaux» (Jacques F.).

Au niveau régional, la France est divisée en treize régions (quatorze avec l'île de la Réunion, peu représentée) découpées selon des critères alliant proximité géographique et «habitudes» locales d'élevage. Ces considérations internes à l'activité des éleveurs n'ont pas permis une répartition calquée sur les régions administratives. Le but de l'instance régionale est de coordonner l'activité des associations locales situées dans le périmètre de sa

## DOSSIER

*Amateurs et professionnels*

Éliane Del Col  
« Travailler pour la gloire ».  
*L'univers des oiseaux de cage*

compétence, de collecter et communiquer l'information tant ascendante que descendante, de regrouper les données administratives à transmettre à l'échelon central et de superviser annuellement l'organisation d'un concours auquel sont appelées à participer les associations qui lui sont rattachées. « Nous, présidents de région, on est là pour être le lien entre la base et le haut. C'est pas simple à faire passer mais peut-être qu'on a aussi à modifier nos façons de faire. Ça dépend des équipes dans chaque région. Il y a des régions sans problème et puis d'autres, ça dépend du tempérament des types à la tête » (Francis F., président de la région Sud-Est, cadre, éleveur). Le concours au niveau régional dure une semaine avec la participation de 800 à 1 500 oiseaux.

Si la participation au niveau local et régional sert à « faire ses preuves », au niveau national, elle est une confirmation des capacités de l'éleveur : « Il faut être à la hauteur. On se présente si on sait qu'on a des chances de gagner. Moi, je ne suis pas encore capable de présenter des oiseaux au national » (André). Le concours national dure quinze jours pour 7 000 à 8 000 oiseaux présentés. Ce ne sont pas les prix sous la forme de cadeaux divers qui attirent le concurrent, il n'y a rien d'autres que les trophées classiques des concours, « les timbales et les gamelles », mais l'enjeu d'une confrontation avec les meilleurs : « En effet, au plan local un spécialiste d'un oiseau précis devient vite reconnu et il se retrouve tout seul, il rafle tous les prix. Pour lui ce n'est pas intéressant et pour les autres non plus. C'est comme ça qu'on est passé au plan régional, pour élargir les confrontations. Et de là, on est passé au national et du national au mondial. Ça fait progresser les éleveurs. Alors évidemment on a dû mettre en place des normes de plus en plus strictes. Tout marche ensemble ; les standards, les jugements, tout quoi » (Jacques F.).

La participation à ces concours engage « l'honneur » des éleveurs. L'obtention d'un titre est le couronnement d'un travail accompli<sup>16</sup>. C'est aussi l'occasion d'être fier de soi et d'envisager « de grimper plus haut, de pouvoir faire encore mieux. J'ai été très fier quand j'ai gagné ma première médaille au concours de notre société. Quand j'ai présenté mon piaf au national, je n'étais pas fier et puis je m'en suis pas mal sorti. Alors je me suis dit : pourquoi pas tenter le mondial ? Et puis je l'ai fait. Mais il faut encore que je m'améliore. Mais c'était pas trop mal quand même. J'ai pas eu à avoir honte » (Jean). Cet « honneur »

16. Pour cet aspect « travail » que présente l'élevage des oiseaux qui n'est pas sans rappeler les travaux de F. Weber sur « le travail à-côté », voir É. Del Col « Les éleveurs amateurs d'oiseaux de cage : une passion... », *op. cit.* ; F. Weber, *Le travail à-côté : étude d'ethnographie ouvrière*, Paris, Inra, 1989.

Illustration non autorisée à la diffusion

*Un champion et ses oiseaux © Photo P. Le Secretain, agence Sigma.*

est récompensé lors de la « distribution des prix » à la soirée de clôture des concours. De fait, y assistent les éleveurs et leur famille. Les personnalités politiques locales sont invitées. Les journalistes des divers médias font leurs reportages. Sur un podium sont exposés les trophées, coupes, médailles, diplômes. La remise officielle des prix a lieu avant le dîner dansant. Un discours du président de Région, du président de L'UOF, du président de l'association organisatrice et des représentants des élus locaux inaugurent la soirée. La *Marseillaise* est entonnée avec respect et dans une grande solennité. La longue procession des heureux gagnants commence sous les applaudissements des spectateurs, les caméscopes et les déclics des appareils photo qui immortaliseront l'événement. Les oiseaux primés restent dans leur cage dans les salles attenantes. Pendant la nuit, les cages des oiseaux concourants sont préparées pour être présentées lors de l'exposition ouverte au public. Sur chacune d'elles sont indiqués le nom du propriétaire de l'oiseau, le nombre de points obtenus et pour les meilleurs, le prix décerné : médaille de bronze, d'argent ou d'or. L'oiseau primé propulse l'éleveur au rang de champion.

Au niveau international, un pays adhérent à la COM organise un championnat qui regroupe 12 à 15 000 oiseaux pendant trois semaines. « Le rôle de la COM, au travers du mondial, c'est assurer un lien entre les éleveurs des différents pays. C'est au mondial qu'on trouve les plus beaux oiseaux dans chaque discipline. Les éleveurs qui concourent mettent leur meilleur car cela coûte cher de

## DOSSIER

*Amateurs et professionnels*

Éliane Del Col  
« Travailler pour la gloire ».  
*L'univers des oiseaux de cage*

17. Toute cette organisation n'est pas sans évoquer l'organisation des Jeux olympiques. Je renvoie aux travaux, notamment, de Christian Bromberger sur les pratiques sportives.

participer à un concours. Les autres éleveurs qui viennent voir ou qui sont au courant des résultats – nous publions le palmarès par spécialité, le nombre de points obtenus et les coordonnées de l'éleveur – ainsi les éleveurs, les amateurs peuvent se rencontrer. C'est la création de liens entre les éleveurs qui ne se seraient jamais rencontrés sans cela. Cela permet de supprimer les frontières parce qu'il y a un attrait commun, la passion pour l'oiseau» (Jacques P., président de la COM)<sup>17</sup>. Participer au championnat mondial, c'est la « cerise sur le gâteau » pour l'éleveur, la récompense avec un grand « R ». « Pour moi, ç'a été formidable. Ça faisait 18 ans que j'avais démarré, sans compter mes jeunes années, quand je faisais ça avec mon grand-père. J'ai monté petit à petit. J'ai eu des mauvaises années. Ça n'a pas été facile. J'ai tout investi dans mon élevage avec l'accord de ma femme qui s'est prise au jeu aussi d'ailleurs. Et puis voilà, j'ai eu une médaille d'or. Je l'ai toujours. Elle est exposée dans la vitrine, à la maison. Remarquez, j'ai gardé aussi la toute première coupe que j'ai eue dans un petit concours. Celle-là aussi ç'a fait vraiment plaisir. Des oiseaux

Illustration non autorisée à la diffusion



comme ça, qui m'ont donné des grandes satisfactions, je m'en suis jamais séparé. Ils sont morts chez nous. Ils faisaient partie de la famille » (Lucien, éleveur)<sup>18</sup>.

Après chaque concours « le palmarès » est édité et vendu aux éleveurs. Il tient lieu de « bottin mondain » : tous les oiseaux concurrents sont mentionnés avec résultats et coordonnées des propriétaires. Conservés, ces palmarès permettent de suivre l'évolution du travail « des éleveurs les meilleurs qu'on repère d'années en années, qui progressent. Ou bien on voit aussi ceux qui culbutent. On voit comme ça les très bons qui maintiennent leur niveau. Parce qu'on peut être champion, une fois, un coup de chance. Il n'y a que les vraiment bons qui durent. Ceux-là petit à petit se font une réputation » (Jean).

L'éleveur, pour être auréolé du titre de champion, gravit les étapes qui lui permettent « d'obtenir et de conserver une bonne réputation ». L'éleveur « d'élite » sait, dans la durée, maîtriser et observer les normes produites par des techniciens dans le cadre d'instances compétentes qui contrôlent et avalisent son travail.

#### *La commission nationale des juges de France CNJF, « une confrérie »*

J'utilise bien sûr ce terme avec précaution et je renvoie aux travaux sur ces questions, mais il me semble qu'il y a quelque chose d'une confrérie dans le sens où il existe une forme de « rite de passage », une nécessité de faire ses preuves, d'apprendre un « jargon » propre à ce cercle d'initiés qui tirent « gloire » d'appartenir au groupe d'autant que l'accès à ce groupe d'élites réclame un investissement en temps et en argent important. Pour consolider la pratique d'élevage en milieu associatif et organiser les rencontres entre éleveurs, il a été nécessaire de passer par l'instauration d'une entité instituant les règles et les modalités de ces rencontres. En France, les premiers juges ont été recrutés parmi les meilleurs éleveurs reconnus « bons et compétents » par leurs pairs, sans le recours à une formation particulière. La multiplication des espèces et des catégories contraint les juges à devenir performants. La commission des juges s'est structurée à partir des années 1960. Quant à l'organisation mondiale des juges, elle date de 1957-1958, au moment de la création de la COM. La commission nationale des juges de France est indépendante de l'UOF dans son fonctionnement et dans son administration mais dépendante dans ses prestations. Si

18. Cette remarque n'est pas sans rappeler que l'on a ici affaire à du vivant qui conduit au rapport de l'homme et de l'animal. Je recommande à ce sujet Elisabeth de Fontenay, *le Silence des Bêtes*, Paris, Fayard, 1998 ; Boris Cyrulnik (éd.), *Si les lions pouvaient parler*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1998.

## DOSSIER

*Amateurs et professionnels*

Éliane Del Col  
*« Travailler pour la gloire ».  
L'univers des oiseaux de cage*

les premiers juges ont été sélectionnés «sur le tas» en fonction de compétences reconnues, la rigueur et le sérieux sont de mises aujourd'hui pour trier sur le volet les garants de l'activité. Ne devient pas juge qui veut. Dans son document de synthèse de présentation de l'UOF, il est stipulé que le «recrutement s'effectue de la façon suivante: après avoir satisfait aux garanties de moralité requise, le candidat subit des tests de connaissance des espèces de la spécialité qu'il a choisie, de leurs standards, ainsi que de la réglementation des concours. Compte tenu des contraintes de temps, de déplacements, et de connaissances qu'elle représente, la fonction de juge demande beaucoup de motivation de la part de ceux qui l'exercent.» La «moralité» est un concept qui a souvent cours dans l'enceinte de l'UOF. «Faire preuve de bonne moralité» est l'un des principes fondateurs pour tout postulant à quelque niveau que ce soit dans la structure de l'UOF. Il ne doit être «rien reproché» aux représentants des éleveurs. Le postulant a un entretien informel avec un juge qui «le fait parler sur ses motivations». Il sera question d'oiseaux mais aussi de la vie personnelle du postulant. Il n'existe pas de formation particulière pour aborder cet entretien et il est conseillé aux futurs élèves de procéder à quelques entretiens préalables avec des juges patentés qui, par leur expérience, peuvent apporter au futur candidat un éclairage «plein de sagesse et de bon sens» (selon Jacques P., président de la COM). Suite à cet entretien, si le postulant a fait «bonne impression», il passe devant une commission qui l'interroge sur ses connaissances théoriques dans le domaine concerné. Il peut alors devenir élève-juge. La durée de la formation est de trois ans minimum avec, à chaque fin d'année, un examen pratique. Un juge de la spécialité est désigné comme tuteur-moniteur. Les frais de stage, d'achats de livres, de déplacements sont entièrement à la charge du postulant. Il faut compter 25 000 à 30 000 francs pour les trois années. Le coût de cette formation est parfois rédhibitoire pour certains candidats potentiels qui ne peuvent pas se permettre une telle dépense. Pour cette formation, non reconnue par les instances publiques, les salariés ne peuvent pas bénéficier au sein de leur entreprise des possibilités de financement dans le cadre de la formation continue. Le temps et la disponibilité nécessaires pour suivre ce parcours ne facilitent pas l'intégration des salariés disposant de peu de temps, en dehors des vacances. Une négociation familiale est indispensable pour suivre cette formation. Pour devenir juge

international, il faut avoir trois années de pratiques comme juge national et soumettre sa candidature à l'Organisation mondiale des juges. Un examen est passé lors d'un concours mondial ou d'un grand concours international ou, encore, lors d'une session particulière s'il y a beaucoup de candidats. Tout se fait sous le contrôle de l'Organisation mondiale des juges.

Il y a, en France 120 juges répartis dans cinq spécialités (5 % pour le chant, 15 % pour les postures, 50 % pour les couleurs, 25 % pour les exotiques, 5 % pour la faune européenne et hybride). Les catégories sociales les plus représentées sont les agents de maîtrise, les cadres et les professions libérales, pas d'ouvriers et pas de commerçants. 65 % des juges sont des actifs et 35 % sont à la retraite. Il y a 5 % de femmes pour 95 % d'hommes. 40 % d'entre eux sont des juges internationaux. Les juges originaires du Nord de la France sont les plus nombreux. Rien d'étonnant puisque la région Nord est la région qui a le plus d'éleveurs et la tradition la plus ancienne. Il existe aussi une hiérarchie chez les juges, établie par une reconnaissance de la qualité d'éleveur, des connaissances ornithologiques, de l'expérience. Mario A., l'une des grandes figures des éleveurs de canaris couleur français, décédé en 1992, m'avait rapporté une anecdote à ce sujet. Il jugeait à Nantes. Il restait trois oiseaux, les meilleurs et cinq juges se trouvaient présents. C'était le soir, il était tard, à la lumière électrique. « Je me suis aperçu, après coup, que j'avais influencé les autres juges. Je les appelle pour demander leur avis et je leur dis que pour moi, le meilleur, c'est celui-là. C'est vrai, j'étais un peu arrogant, je me sentais bon, j'avais plein de réussite. Les gars n'ont pas voulu me contredire ou mes arguments pour les convaincre ont été bons. Je ne sais pas. En tout cas, je reviens à Paris. Je repense à ça et tout à coup je doute : je me dis, mais non c'est un mâle agate, c'est pas du tout le bon oiseau pour cette catégorie. Le gars s'est trompé en le présentant et moi je me suis laissé avoir ! Le lendemain, je suis retourné à Nantes et j'ai bien vu mon erreur. Et cet oiseau qui n'avait rien à faire là-dedans, a été champion et son propriétaire a été sûrement content car peut-être qu'il ne l'a même pas fait exprès de le mettre dans la mauvaise classe. Enfin, voilà ! Je me suis trompé. Pourquoi les quatre autres juges ont suivi ? Je ne sais pas... Parce que c'était moi. C'est resté dans l'histoire des jugements. »

## DOSSIER

*Amateurs et professionnels*

Éliane Del Col  
*« Travailler pour la gloire ».*  
*L'univers des oiseaux de cage*

Si la formation demande du temps et un investissement financier important, la fonction de juge impose aussi « quelques sacrifices ». Un juge est pris en moyenne dix à douze jours ouvrés par an retenus sur le temps de vacances ou sous forme de congés sans solde pour les salariés – sans tenir compte du temps passé dans les transports pour se rendre sur les lieux des jugements. Le juge doit participer à cinq journées techniques de recyclage par an, généralement les samedi et dimanche, et au concours annuel des juges. En effet, il reste dans l'obligation d'élever les oiseaux de sa catégorie : un juge qui ne participe pas pendant trois années consécutives aux concours, est radié. Il est amené à donner des conférences, à faire des exposés dans le cadre de rencontres ornithologiques. Être juge est une autre manière d'orienter sa pratique : « Pour moi, être juge c'est devenu plus important que de mettre un oiseau au mondial. Je garde les oiseaux parce que je veux continuer d'être juge. Autrement j'aurais peut-être arrêté les oiseaux » (Albert D., juge posture). La participation des juges aux concours de haut niveau est une autre preuve de reconnaissance et un objet de satisfaction. « Pour le juge, le « national » c'est une récompense, comme d'aller juger à l'étranger. J'espère qu'un jour je pourrai aller jusque-là » (jeune juge en formation). Il existe une confrontation entre les anciens et les nouveaux juges que j'ai pu constater lors de leurs réunions techniques. Les anciens traitent les jeunes « de trop durs, c'est pas parce qu'ils sont juges, qu'ils doivent faire preuve de trop d'autorité, il ne faut quand même pas décourager les éleveurs qui font ça avant tout pour leur plaisir et les jeunes oublient ça. Ça va quand même pas devenir une corvée ni d'élever, ni de juger. Il faut prendre son plaisir, autrement tout le monde va arrêter, déjà qu'il y a de plus en plus de papiers et de contraintes, alors on en finit plus. On est de plus en plus séparé, bon ! Ça encore ça peut se comprendre, il y a plein de nouveautés mais bon ! Faut pas être trop dur » (Paul M.). Là, les jeunes rétorquent : « si on laisse tout passer, on ne sera plus crédible, des oiseaux sont jugés n'importe comment par n'importe qui. On est obligé de se spécialiser. Les temps changent. Il y a 40 ans, il n'y avait presque pas de classes d'oiseaux et très peu d'espèces dans chaque classe. Alors c'est sûr, un juge pouvait avoir le temps de connaître plein de choses. C'est le cas de Paul Meunier, 89 ans, le premier juge français, il continue de juger en tout ou presque. C'est sûr, c'est un connaisseur, c'est une grande figure dans le milieu. Il est connu partout. Mais ce n'est pas possible aujourd'hui. Le

problème, c'est que les petits comités qui organisent les concours ne peuvent pas toujours se permettre de faire venir des juges spécialisés pour chaque classe d'oiseaux. Ça leur coûterait trop cher, alors ils choisissent un juge polyvalent, mais c'est pas très sérieux» (jeune juge en formation).

La concrétisation du travail des juges se traduit, pour l'éleveur qui fait concourir ses oiseaux, en dehors de la nomination des meilleurs, dans l'établissement de fiches de jugement pendant le concours. Elles sont remises à l'éleveur à la fin du concours pour lui permettre de prendre connaissance de l'avis des juges. La fiche de jugement est un document à l'usage des initiés comme le montre la fiche ci-jointe qui porte l'observation suivante: «Bon oiseau. Léger coup de vent». La fonction de juge nécessite la rédaction de nombreux documents et particulièrement cette fiche.

«C'est souvent bâclé, or les commentaires sur les fiches sont justement faits pour aider l'éleveur qui ne comprend pas qu'on lui rende une fiche avec la mention "oiseau déclassé" ou un très mauvais pointage sans en connaître les raisons. Il faut s'appliquer à utiliser les fiches pour ce pourquoi elles sont faites. Ça demande du temps, c'est vrai! Mais c'est essentiel pour montrer aux éleveurs que ce n'est pas n'importe quoi, ni n'importe comment. C'est un moyen pour nous de réclamer de la qualité aux



UNION ORNITHOLOGIQUE DE FRANCE ET  
CONFÉDÉRATION ORNITHOLOGIQUE POUR LA FRANCE

COMMISSION NATIONALE DES JUGES DE FRANCE

# FICHE DE JUGEMENT HYBRIDES

EXPOSANT :

N° BAGUE :

40

SECTION :

I

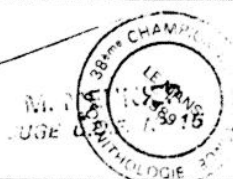
CLASSE :

10

N° CAGE : 52 HH

DÉNOMINATION : *Pigeon x canari*

Rubriques	POINTAGE			Observations
	Maximum	Attribué	Pénalisant	
Couleur et dessin	35	33		<i>Bon oiseau</i> <i>léger coup de vent</i>
Attitude	15	14		
Forme	15	14		
Manten	10	8		
Plumage	15	12		
Conditions Générales	5	5		
Rareté	5	H		
Pointage obtenu		90	Classement :	Le Jury
Lieu		Date		
		9.12.89		<i>Permet</i>



Un exemple de feuille de jugement annoté.



## DOSSIER

*Amateurs et professionnels*

Éliane Del Col  
« Travailler pour la gloire ».  
*L'univers des oiseaux de cage*

éleveurs et de pouvoir dialoguer avec eux. Être jugé ce n'est pas qu'une sanction, c'est un moyen de s'améliorer. Le concours, il est aussi fait pour ça ; ce n'est pas qu'une course à la médaille ! Encore faut-il savoir pourquoi on a ou on n'a pas la médaille. Il faut instituer un dialogue avec l'éleveur » (Henri, juge).

Établir ces fiches de jugement est parfois dissuasif pour des postulants éventuels aux fonctions de juge :

« Il y a quelques années, on ne demandait pas aux juges de faire des commentaires sur les oiseaux en bien ou en mal. Maintenant on les oblige à noter leurs remarques. C'est très important pour l'éleveur. Il faut aussi montrer aux éleveurs qu'on ne fait pas n'importe quoi quand on est juge. Généralement il n'est pas utile de dire pourquoi l'oiseau est bon, mais c'est indispensable de dire pourquoi c'est presque bon mais qu'il manque quelque chose. C'est aussi comme ça que l'éleveur peut se poser des questions et rectifier le tir. Il y a des juges qui ne sont pas d'accord. Ils disent qu'on veut former une élite. Et c'est vrai, bien sûr qu'on est une élite, normalement, puisqu'on est censé être qualifié. Et si on est qualifié pour noter, on doit être qualifié pour expliquer la note » (Mario A.).

### *Le prix à payer pour faire partie de l'élite*

Si au niveau local, les éleveurs peuvent être attirés par les « lots remis aux meilleurs » pour « faire plaisir à leur femme », je crois avoir montré que ceux qui restent dans les rangs du milieu associatif n'ont pas pour préoccupation première de « gagner de l'argent ». Ceux d'entre eux qui auraient des vues mercantiles ont un parcours associatif bref. Ils sont exclus. Cela est d'autant plus vrai que l'on progresse sur l'échelle des concours. Je me suis attardée ici, sur les éleveurs de « haut niveau, les bons, les meilleurs, les maîtres », ces mots utilisés par les éleveurs de base, qui revendiquent un statut d'amateurs et n'utilisent pas, voire refusent, les valeurs marchandes pour faire valider leurs compétences. La pratique de l'élevage reste une activité ludique « même si le prix à payer est important, on continue. On est pris par les oiseaux et tout l'ensemble. On continue. On va plus loin. On est entre nous. On ne parle plus que de ça » (Michel L., éleveur d'exotiques, juge, responsable associatif, cadre). Ils tirent d'autant plus « de gloire » de leur activité qu'elle demande « des sacrifices ». Il y aurait là les réminiscences d'un « honneur aristocratique » qui reposent sur des valeurs de représentation. Le désintéressement donnerait ses valeurs de « noblesse » à l'activité.